

MARC ANGENOT

Université McGill

Les études littéraires. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ?

Je voudrais poser la question de l'objet et de l'unité – ou non – unité d'objet et unité problématique et méthodologique, des études littéraires aujourd'hui, celle de leur statut dans le contexte des sciences humaines, de leur dialogue – ou non – avec celles-ci, et finalement celle de leur raison d'être, académique ou existentielle, et de leur rôle social (ou comme on croit malin de dire depuis quelques années, « sociétal »). Je m'attarderai à certaines de ces questions car la matière est vaste et il me faut aller à ce que je juge essentiel. Je veux donc *simplement* poser la question : « Qui sommes-nous ? ». Et ceci revient je crois à poser la question préalable : « D'où venons-nous ? ». Je vais commencer par vous raconter, telle que je la perçois, l'histoire des études de lettres en Amérique du Nord et en Europe francophone au cours du dernier demi-siècle et m'interroger sur leur évolution.

Mon idée n'est pas de narrer une belle et roborative histoire avec ses Grandes figures et ses Précurseurs dont vous seriez les héritiers. Je vais chercher à rendre raison d'un état de choses assez confus et je me dois de *désenchanter* en esquissant les linéaments d'une sociologie du milieu, de la « discipline », et de sa place dans le champ académique ; en reconstruisant un historique heurté sur lequel on ne souhaite pas nécessairement s'appesantir... Un tel projet risque d'agacer : tel universitaire qui admirait Pierre Bourdieu tant qu'il analysait le « goût des autres » s'est mis à détester le travail d'objectivation du sociologue lorsque *Homo academicus* a touché à l'« illusion » enchanteresse qu'il pouvait entretenir sur la vie académique et sa propre « trajectoire » dans le champ.

I. Un tournant décisif

Je vais remonter d'abord aux années 1960. Ce n'est pas parce que ces années sont celles de ma lointaine jeunesse. C'est parce qu'elles forment un tournant décisif à deux égards qui affectent encore globalement l'état de choses présent. Ces années correspondent à la fois à 1) l'expansion-mutation soudaine et rapide, tant en Europe qu'en Amérique du Nord, du vieux système universitaire « élitiste », expansion qui va permettre l'entrée en force de la génération des *baby-boomers* dans la nouvelle université de masse qui s'est mise en place en moins d'une décennie – et ce, tout particulièrement dans le Québec de la post-Révolution tranquille où la dynamique des années 1960-70, partant d'un réel sous-développement académique et de l'urgence d'un rattrapage, a été à la fois désordonnée, mais impressionnante et au bout du compte sans nul doute bénéfique ; 2) et dans ce contexte, à un bouleversement de fond en comble de l'enseignement des lettres et des sciences humaines, à une explosion de programmes de recherche nouveaux dans un système où le nombre d'étudiants (et dès lors d'enseignants) lui-même explosait, à une mise en question de tous les canons, les traditions, de toutes les clôtures disciplinaires et un bouleversement de beaucoup de routines – certaines étant susceptibles toutefois de résistances tenaces.

Dans cette expansion quantitative générale, plusieurs disciplines des sciences humaines, disciplines jadis peu courues, sociologie, politologie (jusqu'à ces années-là simples excroissances, en France, des programmes de philosophie¹), anthropologie, psychologie, sciences du langage, connaissent elles-mêmes un *boom* extraordinaire tandis que des départements nouveaux, clé sur porte, de sciences de la communication, de journalisme, d'étude du cinéma et des médias, etc., voyaient le jour ici et là.

Ces disciplines sur lesquelles se rue une jeunesse, produit des Trente Glorieuses, qui accède pour la première fois à l'université et ne maîtrise pas nécessairement les règles du

jeu intellectuel et social, n'offraient souvent – en dépit des prestiges qu'on pouvait leur prêter et de leur aura de radicalité progressiste – que des débouchés de carrière éminemment incertains. Pour transposer un mot fameux, la République, pas plus que le « Dominion », n'avait besoin de sociologues, ou si peu... Je songe au couple de jeunes diplômés des années 1960 dans les *Choses* de Perec : Jérôme et Sylvie sont un couple de classe moyenne vivant à Paris. Ils sont tous deux psychosociologues, ils sont chargés de mener des enquêtes et sondages sur des produits commerciaux. Ils ne s'intéressent pas à leur métier et rêvent d'une vie grandiose, pleine de richesse et de belles choses. Mais leurs salaires ne leur permettent pas de faire des folies et dès qu'ils ont le moindre argent, ils le dépensent en achats et en loisirs chics. Perec a sous-titré son roman : « Une histoire des années soixante ».

Dans le monde anglophone, moins routinier et mandarinal que le français, mais aussi plus vulnérable à la concurrence « à l'américaine », avide d'occuper des *créneaux* nouveaux du marketing académique, proliféreront alors les départements consacrés à de problématiques disciplines émergentes, de *Cultural Studies*, de *Communication and Film Studies*, de *Speech and Rhetoric*, en attendant, dans la foulée, les *Feminist Studies*, *Gay and Lesbian Studies*, *African American Studies* et autres entités à forte teneur idéologique abandonnées à des minorités revendicatrices – toutes entités découpant dans le champ traditionnel des études de lettres des « profils » académiques supposés correspondre à une demande « politiquement correcte » au statut scientifique incertain. Cette année 2010 encore, si je consulte les babillards du Pavillon des Arts, je note qu'on offre un *M.A. in Popular Culture* à Brock University, un *M.A. in Rhetoric and Communication Design* à Waterloo... Vingt autres « profils » de cette sorte au Canada anglais sont censés fixer une clientèle individualiste et pas très au courant des « débouchés ». Tous ces programmes en tout cas (qui subsistent en dépit d'un certain reflux de la « demande ») ont quelque chose de commun : ils *empiètent* sur le domaine jadis circonscrit et

indivis des études de lettres et en « redécoupe » l'objet disciplinaire².

Dans ce contexte des années 1960, on assiste en effet à une dévaluation et une décomposition brutales de la conception académique traditionnelle des études littéraires centrée sur l'histoire des grandes œuvres canonisées par la tradition et sur un faisceau de méthodes philologiques d'établissement des textes et de conventions « mondaines » d'analyse du style et de commentaire esthétique. L'université d'autrefois, l'université calquée sur le « modèle français », ne consentait qu'à étudier les œuvres du lointain passé, les œuvres canonisées par le Jugement de la Postérité. Les études littéraires, banalement mais très fonctionnellement vouées avant tout à fournir d'année en année un contingent de profs du secondaire, fonctionnaient selon un système de légitimation un peu bizarre mais qui avait fait ses preuves : le professeur et ses étudiants passaient leurs jours et leurs nuits à étudier Nivelles de la Chaussée (et la comédie larmoyante), Christine de Pisan (et l'éducation des filles au XIV^e siècle), les tragédies de Voltaire, les satires de Boileau, les essais de Charron, les poèmes de Sully-Prudhomme – textes et auteurs dont nul, en dehors des Facultés, ne prétendait se soucier et dont pas un seul lecteur « ordinaire » ne songeait jamais à faire l'acquisition. En dehors de la clôture universitaire, prospéraient pourtant Éluard, Aragon, Mauriac, Gide, Sartre, Camus, Breton, Duras, Sarraute... Il était entendu que l'Université ignorerait au moins jusqu'à leur décès ces gêneurs, les écrivains vivants ; qu'elle attendrait qu'un hypothétique jugement de la postérité vienne garantir qu'il s'agissait de valeurs sûres et ne consentirait somme toute à les lire que le jour où plus personne dans la société civile ne les lirait.

On peut se gausser de ce système, c'est n'en pas voir le présupposé : certes l'Université ne mettait pas au programme Gide, Mauriac ou Camus, mais c'était pourtant parce que ces Messieurs représentaient aux yeux du monde une grande littérature vivante, que l'Université avait le mandat de porter toute son attention sur le poussiéreux Nivelles de la

Chaussée. Autrement dit, bien qu'elle n'en parlât jamais, l'Université légitimait les études littéraires par le fait qu'il y avait « au dehors » une littérature reconnue et prestigieuse. Son refus de la prendre en compte était accessoire et ne manquait pas de stoïcisme.

Vous me direz que ceci, c'était le modèle européen ; qu'en Amérique et notamment dans nos provinces, dès le début du siècle XX, on avait trouvé plus « moderne » de faire une place grandissante aux écrivains contemporains... Hélas oui, et c'est ce qui explique le grand nombre de thèses de maîtrise des années 1920 et 1930 (à feuilleter dans les bibliothèques de nos universités canadiennes) qui portent au pinacle et étudient avec un grand soin philologique les œuvres immortelles de Francis de Curel, Henri Bernstein, les frères Tharaud, René Bazin et Ernest Psichari. Le modèle à la française avait du bon : il savait qu'on ne peut pas faire confiance au goût des professeurs et de leurs élèves. Par ailleurs, ce système disparu offrait d'autres avantages peu niabiles : loin de dégoûter l'étudiant des belles-lettres, la persistante brimade qui l'obligeait tout au long de ses études à disserter sur la doctrine de la légitimité chez Blanc de Saint-Bonnet lui donnait une grande faim de nourritures spirituelles plus sapides et d'une actualité moins incertaine. Quand il sortait des Facultés, il avait généralement acquis par esprit de compensation la capacité de goûter Georges Bataille, Raymond Roussel, Yves Bonnefoy, Alain Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute.

Ce modèle français présentait une autre singularité remarquable qui restait inexplicée et dont il subsiste quelque chose (plus que jamais peut-être) alors même que le modèle comme tel a été répudié et s'est évanoui : le *rétrécissement*, du Moyen Âge au XX^e siècle, de l'objet « littérature », l'amenuisement de son extension. À mesure que les études littéraires avançaient vers le XX^e siècle en s'arrêtant pile, éblouies de leur moderniste audace, à évoquer à la fin du semestre Marcel Proust et Paul Valéry, la « littérature » devenait une sorte de *peau de chagrin*. Montaigne et Descartes

figurent en effet en bonne place dans l'histoire littéraire des XVI^e et XVII^e siècles. Leurs successeurs sont éliminés car reclassifiés « Philosophie ». Au XIX^e siècle, les historiens romantiques comme Michelet, comme Quinet sont « de la littérature » comme en témoigne le Lagarde & Michard ; au XX^e siècle par contre, Lucien Febvre ou Fernand Braudel sont absents des manuels et des programmes car reversés, par l'arbitraire académique, dans la série « Historiographie ». Ernest Renan est un « homme de lettres » pour les manuels qui traitent du XIX^e siècle, mais le fameux « Qu'est-ce qu'une nation ? » (1882) est régulièrement enseigné et discuté dans les départements de sciences politiques, et son *Histoire des origines du christianisme* (1863-1881) figure dans les programmes d'histoire et d'études religieuses. Les frontières de ce que l'Université classe littéraire ont ainsi constamment tendu à se rétrécir pour se ramasser, quant à ce qui est réputé « littéraire » de nos jours, sur le roman, la « fiction » et la poésie. Il est rare de voir les genres, éminemment littéraires pourtant, du journal intime, des mémoires, du récit de voyage, de l'essai, du pamphlet, de la satire, de la maxime, l'aphorisme et l'écrit de moraliste, de la littérature d'idées occuper une place, sinon très marginale, dans les programmes dits littéraires. Une des raisons (raison circulaire) de cette mise à l'écart étant que les étudiants se trouvent mal préparés pour savoir « par quel bout » prendre ces sortes de genres littéraires au contact desquels ils ne sont pas accoutumés.

Or, c'est bien justement la question de l'arbitraire du choix des genres, des textes et auteurs canoniques et celle des frontières mouvantes et indécises des belles-lettres que le bouleversement d'idées des années 1960 mettait en premier lieu à mal.

Les études littéraires formaient ainsi il y a un demi-siècle un domaine routinier, immuable et serein, reflétant le prestige culturel de la littérature « nationale » et son rôle central dans l'éducation non moins « nationale », domaine où nul intrus ne s'avisait jamais d'empiéter. On peut constater en effet que les sociologues classiques (Durkheim, Tarde, Weber,

Simmel, Pareto, Michels, etc.) se sont donné tour à tour pour objets les diverses institutions, la religion et les églises, les partis politiques, la famille, sans jamais aborder le monde littéraire et ses productions. Que les historiens de leur côté semblaient s'être donné le mot pour traiter du politique, de l'économique, du social, des « mentalités », mais pour abandonner le fait littéraire, la vie littéraire, les genres littéraires aux seuls spécialistes de la littérature. Sans doute une poignée d'historiens avait eu recours à la « littérature irremplaçable » (Louis Chevallier) pour éclairer l'histoire des classes sociales, mais nous ne parlons pas ici de la littérature saisie occasionnellement comme document d'une recherche, mais d'une (inexistante) cointelligibilité théorique, heuristique, méthodologique entre les études de lettres et les autres disciplines des sciences humaines.

Sans doute aussi, la critique marxiste et l'exégèse psychanalytique des textes qui allaient se frayer le passage – deux traditions extra-académiques qui remontaient à l'avant-guerre, aux années trente – semblaient viser une telle intégration interdisciplinaire, mais la prétendue « sociologie littéraire » à la Lucien Goldmann n'était pas de la sociologie reconnue telle par l'institution académique et la psychanalyse du texte littéraire n'entretenait que d'incertains rapports (malgré l'exemple donné par Sigmund Freud) avec la psychanalyse clinique. La psychanalyse en outre n'avait nulle légitimité dans les secteurs académiques de la psychologie et de la psychiatrie.

Puis vint l'Ère du soupçon qui allait bouleverser de fond en comble toutes ces traditions, en mettre en question les frontières, les objets, les repères, les valeurs et les présupposés.

Il y a une cinquantaine d'années en effet, le syncrétisme dénommé alors « structuraliste » (ce terme, n'en déplaise aux historiens des idées à la Ferry et Renaut³, est purement illusoire, regroupant une brochette de penseurs alors « à la mode » : Althusser, Derrida, Foucault, Barthes, Lacan, Bourdieu *et al.*, penseurs des années 1960-80 dont il est évident qu'intellectuellement, épistémologiquement, ils

divergent *en tous points*) a provoqué un décloisonnement soudain des études littéraires et semblé pousser à leur intégration dans l'ensemble formé par les disciplines des sciences humaines et sociales. Un interminable isolement semblait devoir prendre fin, le commentaire littéraire allait finalement renoncer à tenir de la « conversation de salon » – selon une formule ironique du jeune Roman Jakobson aux temps du Cercle linguistique de Moscou, lequel, en réaction à cette « mondanité », avait entretenu l'ambition de fonder une « science de la littérature ». Le syncrétisme étiqueté structuraliste semblait suggérer une intégration prochaine, à la fois logique et souhaitable, des études littéraires dans l'ensemble des disciplines « humaines » et des sciences du langage. C'était la fin annoncée d'un isolement qui avait fait que pendant des générations tout ce qu'on pouvait dire de l'histoire littéraire, c'est qu'elle n'était pas de l'histoire, de la sociologie littéraire qu'elle n'était pas de la sociologie, de la « psychologie » des personnages de roman qu'elle ne devait rien à ce qui s'appelait ailleurs psychologie.

On assiste dans ces années à une irruption massive, hautement cosmopolite par ses origines, impossible à endiguer, passablement désordonnée, de méthodologies et problématiques venues de toutes parts – dans un secteur naguère protégé par sa routine conventionnelle et par le peu d'intérêt que lui portaient ses voisins disciplinaires, mais mal préparé à résister à ces attraits nouveaux : méthodologies et problématiques venues de la linguistique, notamment la saussurienne, illustrée dans son application à l'analyse stylistique par l'œuvre d'une impressionnante diversité de Roman Jakobson, de la stylistique allemande des Hugo Voßler et Leo Spitzer, de la topique culturelle d'Ernst Robert Curtius, la *Toposforschung*, mais aussi de l'ethnographie avec Vladimir Ia. Propp, inspirateur de la narratologie, de l'histoire des idées rebaptisée « Archéologie du savoir » par Michel Foucault, de l'étude des « formations discursives » et de *L'Ordre du discours*⁴, des « complexes discursifs » (avec l'historien des sciences Patrick Tort), de la psychanalyse qui, dès Sigmund

Freud lui-même, avait prétendu soumettre des écrits littéraires (ainsi la *Gradiva* de Jensen) à l'herméneutique de l'inconscient, de la sociologie marxienne ou weberienne avec Pierre Bourdieu, avec Lucien Goldmann, de la philosophie cognitive de Charles Saunders Peirce, théoricien de la *Semiotics*⁵, de l'épistémologie des sciences combinée à une anthropologie des imaginaires culturels avec Gaston Bachelard, de l'histoire des mentalités et de l'histoire culturelle et de la sociologie culturelle qui étaient en plein essor et bouillonnaient de programmes innovateurs dans la Francophonie.

Les études littéraires ont subi le premier choc de cette irruption d'idées nouvelles qui déstabilisait tout ce sur quoi elles reposaient, elles ont été « soufflées », elles ont été fragmentées et éparpillées tandis que la « vieille génération » effarée résistait en vain accrochée à son Canon et à ses routines. Les autres disciplines voisines ont mieux résisté au choc. Même si les historiens, par exemple, ont senti passer le vent du boulet et ont dû concéder des espaces aux Michel de Certeau, Pascal Ory, Roger Chartier et autres « jeunes » qui venaient casser la baraque (tout en résistant à mort en France, et au Québec du reste, à l'odieux *Linguistic Turn* yankee)⁶, ceux-ci ont mieux résisté du haut de leurs traditions établies, de leurs programmes fructueux et d'un consensus méthodologique minimal. (D'une certaine demande soutenue du grand public cultivé pour les livres « sérieux » d'histoire également.) Les études littéraires, elles, ont été, sur le coup, intégralement « déconstruites » et, – ce sera mon point principal que je développe un peu plus loin, – éparpillées en entreprises qui ne partagent plus ni le même objet (voir la question de l'extension de la « littérature » évoquée plus haut), ni les mêmes questionnements ni le même vocabulaire.

Pour dire les choses en un raccourci simpliste mais suggestif et comparer avec l'évolution au XX^e siècle de la discipline sociologique, Pierre Bourdieu demeure *compréhensible* vu de Durkheim et de Tarde ; ni Barthes ni

Genette ne le sont vus de Gustave Lanson ou de Ferdinand Brunetière.

La rhétorique, après une éclipse de près de deux siècles, revenait en force. On peut dater ce retour de 1958 avec deux ouvrages pionniers : la *Nouvelle rhétorique* de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca⁷ et, de Stephen Toulmin, *The Uses of Argument*⁸, un peu plus tard avec le traité de Charles Hamblin sur les *Fallacies*⁹ qui cherchait à substituer à la vieille taxinomie arbitraire des sophismes une théorie moderne des erreurs de raisonnement. Quelques années plus tard, ce seraient l'herméneutique et l'exégèse, elles aussi *disjecta membra* d'un antique corps de savoir sur les « discours », tombé en déshérence, qui allaient faire un retour et venir s'agglomérer à une vaste récupération de savoirs philologico-discursifs dont, paradoxalement, les profs de lettres ne s'avisèrent de voir qu'elles appartenaient virtuellement à leur « héritage » propre que lorsque des philosophes, des linguistes, etc., les eurent invités à ne pas se montrer des légataires ingrats et oublieux.

On doit dater encore des années 1960-70 l'émergence de disciplines ou à tout le moins de programmes de recherche qui ont tous en commun de porter sur cette chose indéfinie qu'on commençait alors à dénommer œcuméniquement le Texte, le Discours, et qui tendait à englober le texte dit littéraire dans un vaste et censé moins arbitraire ensemble : *Discourse analysis* de tradition anglo-saxonne, ethnométhodologie de la communication orale, méthodes de l'école d'analyse du discours à la française, sciences de la communication, sociologie des médias, travaux de logique naturelle, de logique informelle, pragmatique et théorie de l'énonciation, théorie de la présupposition, sociolinguistique, narratologie, épistémologie, *publizistik* et analyses de contenu de presse, tradition allemande de l'*Ideologiekritik*, relayée en France par un Joseph Gabel et quelques autres, analyse cognitiviste du langage... Mon énumération est incomplète et désordonnée : elle suffit à faire percevoir une véritable explosion de questionnements, de programmes et d'objets

nouveaux qui tous avaient ceci de commun : ils mettaient en cause la clôture des lettres sur le canon des œuvres légitimées par la tradition et montraient d'autres objets possibles, d'autres extensions et d'autres « prégnances ».

Les genres jadis étiquetés « populaires », ou infralittéraires, rebaptisés vers 1960 – pour écarter un jugement de valeur *a priori* – « paralittérature », ce que les Allemands (qui dès avant la guerre ne renâclaient pas à l'étude érudite de ces choses dédaignées par la Francophonie) dénommaient la *Trivalliteratur* – la science-fiction, le polar, la bande-dessinée, se mettaient à attirer l'attention de la jeune génération qui voyait dans ces objets négligés quelque potentiel de subversion des routines. Dans les sévères amphithéâtres de la Sorbonne où les professeurs de jadis dissertaient magistralement sur le sentiment de la nature dans la poésie de Jean-Baptiste Rousseau, la doctrine palingénésique chez Pierre-Simon Ballanche, sur le vague à l'âme chez Senancour et sur la solitude de l'homme supérieur dans le *Moïse* de Vigny, de jeunes maîtres de conf^o allaient offrir désormais un cours de sémiotique iconique consacré à *Tintin*, un séminaire sur l'inventivité lexicale chez *San Antonio*.

La période en question a vu paraître, dans la foulée, la plupart des ouvrages représentatifs de ce renouvellement effervescent de la théorie et de la critique littéraires en langue française, ouvrages aux problématiques éminemment contradictoires, mais qui témoignent tous ensemble de l'impact des paradigmes nouveaux : ceux notamment de Roland Barthes, Claude Bremond, Gérard Genette, Algirdas J. Greimas, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov (la bande des Trois balto-slaves), Jean Bellemin-Noël, Serge Doubrovsky, Lucien Goldmann, Michael Riffaterre, de dizaines d'autres dont les travaux alors fameux répondent à la soudaine expansion des départements de lettres dont j'ai fait état. Plusieurs revues de prestige sont nées au cours de ces années que les étudiants de lettres dévoraient : *Tel Quel* (1959), *Communications* (1964), *Change* (1968), *Poétique* (1970), *Littérature* (1971), etc. Des éditeurs « commerciaux » comme Didier et Larousse prirent

même le risque de lancer des revues de linguistique comme *Langages* (1966) et *Langue française* (1969) et de leur conférer un succès de mode et une rentabilité commerciale, ce qui était bien jusque-là les dernières choses qu'on pouvait escompter d'une revue de linguistique. Les numéros de ces revues s'offraient en pile chez Maspero à côté des écrits de Mao Zedong, de Che Guevara et de Régis Debray première manière.

On voit enfin paraître vers la fin de cette période un nombre d'essais de Jacques Derrida, Jean Baudrillard, Michel Serres, Gilles Deleuze et Jean-François Lyotard dont on peut considérer qu'ils sonnent le glas de la mode « structuraliste », essais qui continuaient cependant à faire un usage fréquent, quoique « pervers », de la phraséologie saussuro-structuraliste.

Tous ces ouvrages et ces revues, en effet, malgré les différences de leurs objets et de leurs problématiques, avaient un trait commun particulièrement repérable : ils citaient *Saussure*. Ils se référaient abondamment à certains concepts et à une poignée de citations tirés de son *Cours de linguistique générale (CLG)* ; ils utilisaient constamment sa phraséologie et certains termes venus des écoles linguistiques qui sont placées dans sa filiation directe¹⁰. La question à poser ici serait : qu'en est-il de cette référence dévotieuse à un linguiste général, mauvais prophète en ses pays francophones qui, jusqu'aux années 1960, n'avait influencé profondément que des intellectuels étrangers ?¹¹

En effet, la linguistique offrait, assurait-on alors, des paradigmes, des outils conceptuels aux études de lettres, des paradigmes qui leur étaient idoines par la nature des choses langagières. De grands linguistes comme Roman Jakobson n'étaient-ils pas en même temps des stylisticiens subtils et des théoriciens de la poétique ? La tradition fonctionnaliste saussurienne était présentée comme offrant les bases à la fois d'une sémiologie générale et d'une théorie de la littérature. La narratologie, elle, trouvait sa source dans les travaux d'un ethnologue russe, Vladimir Ia. Propp, tardivement traduit en Occident. Les littéraires désireux de parler de l'art romanesque

en renonçant aux fades spéculations sur la « psychologie » de Julien Sorel et de Madame Bovary, et sur l'art de la phrase chez Flaubert, n'allaient pas se le faire dire deux fois ; en dehors des plus timorés, ils allaient s'emparer avidement de tout ce potentiel et voir de quel usage il était capable.

Un anthropologue comme Claude Lévi-Strauss, quoique ses travaux ne portassent point, de près ou de loin, sur de la littérature, figurait également parmi les lectures jugées indispensables aux étudiants de lettres à côté du *Cours de linguistique générale*, tout aussi muet quant à son application éventuelle à la littérature, mais interrogé par les étudiants perplexes comme recélant un potentiel inouï. Le formalisme russe, d'Iu. Eikhenbaum à Viktor Šklovskii, tardivement introduit en Europe Occidentale et en Amérique et traduit dans ces années-là, montrait la fécondité d'un intérêt pour les lettres englobé dans des préoccupations plus larges d'étude des faits de culture et de langage.

Quelques années plus tard, la non moins tardive découverte de Mikhaïl M. Bakhtine et de son « école » et l'immense succès, immense et transitoire, de ses idées tiendraient au fait que ce penseur soviétique n'avait conçu sa critique littéraire que comme une partie, éminente, d'une anthropologie et d'une philosophie du langage et des discours. Le cas de M. M. Bakhtine et de son influence sur les études littéraires illustre un des traits les plus typiques et les plus affligeants de la dynamique apparente de celles-ci et qui confirme le reproche de « mondanité », de superficialité salonnière que je tends à leur faire : les études littéraires fonctionnent sur une dynamique d'engouements et d'effets de mode, de modes intenses mais brèves, suivis de désintérêt aussi rapide que l'engouement avait été massif et irréfléchi. Dans les années 1980 au Québec comme ailleurs, Bakhtine traduit tardivement mais presque intégralement, a fait l'objet de dizaines de livres en français, en anglais, dans toutes les langues, de dizaines de colloques, de séminaires, le vocabulaire bakhtinien était sur toutes les lèvres et dans tous les travaux : dialogisme, hétéroglossie, etc. Et puis... plus rien

ou si peu, c'est comme si l'attrait de la nouveauté en était épuisé et comme s'il importait de passer en catimini à autre chose. Passionnant en 1980, le penseur soviétique est devenu ringard en 1990 : attrait et désintérêt stochastiques qui sont sans aucun rapport avec une prise en considération autre que superficielle de sa pensée.

Une *difficulté grandissante* est pourtant apparue en dépit de cet enthousiasme pour les théories nouvelles et même à la faveur de celui-ci : difficulté qui porte sur l'obscurcissement de la catégorie même du « littéraire », occasionné par ces problématiques nouvelles. C'est cette catégorie en fait, et la spécificité de la chose *Littérature*, que l'irruption de ces paradigmes nouveaux mettaient irrévocablement à mal : la sémiotique des textes, la narratologie (qui nous vient d'un ethnographe, je l'ai rappelé, travaillant sur des contes oraux qui ne sont « littéraires » que par abus de langage) n'ont pas et ne peuvent avoir pour objet spécifique ce qui se désignait jusqu'alors comme la littérature. La sémiotique textuelle dont on formulait l'ambitieux programme était justement une sémiotique des discours dans toute leur extension et leur variété, elle n'est pas littéraire en soi, pas plus que l'analyse d'un manuel de cuisine ne serait de la sémiotique culinaire. Nul ne me semble avoir entrepris de réfuter les thèses par quoi Tzvetan Todorov ouvre un de ses derniers livres – avant son passage à la philosophie politique et l'éthique de l'histoire –, *Les Genres du discours*. Il y expose qu'il est impossible de donner une définition tenable de la « littérature », de même qu'il est impossible de ramener à une axiomatique homogène et à des traits minimaux l'ensemble des genres qu'un constat empirique regroupe, à un moment donné, dans l'ordre du « littéraire ». Dans *La Lettre et la Voix*, le grand médiéviste Paul Zumthor, alors professeur à l'Université de Montréal, redémontrait qu'il « n'existe pas de catégorie de "littérature" en soi » que « la littérature n'existe (n'existe encore) que comme partie d'un tout chronologiquement singulier, reconnaissable à diverses marques (telles l'existence de disciplines parasitaires

dénommées « critique » ou « histoire » littéraires)¹² ». La thèse selon laquelle les études littéraires ne peuvent définir positivement leur objet et travaillent avec des méthodologies qui n'ont rien de spécifique à cet objet évanescents a été soutenue par d'autres que Todorov et Zumthor. Les conséquences que les uns et les autres en tirent varient cependant beaucoup. Le paradoxe ou la contradiction centrale est que les études dites littéraires, si elles doivent reconnaître n'avoir pas d'objet propre, peuvent s'enorgueillir de disposer au contraire d'un ensemble riche de problématiques, de schèmes d'analyse, de démarches exégétiques, cet ensemble présentant le seul tort de ne servir guère à faire apparaître ce caractère de « textes ayant en soi leurs propres fins » qui, obscurément, est censé définir la particularité du fait littéraire.

Même sorte de constat pour ce qui touche à la reviviscence non moins soudaine et éclatante dans ces années-là de la rhétorique des figures et des tropes et son impact « déconstructeur » sur les traditions des études littéraires : le *Traité des Tropes* du vieux Du Marsais¹³ travaille sur des exemples que nous reconnaissons généralement pour « littéraires », mais les tropes eux-mêmes (dont Du Marsais disait fort justement qu'« il s'en fait plus un jour de marché aux Halles, qu'au cours d'une séance à l'Académie ») n'ont rien de littéraire. La métaphore, la métonymie, la synecdoque ne sont ni des « figures rhétoriques » ni des « figures littéraires », mais les mécanismes génétiques fondamentaux de toute *semiosis*. Il est impossible de penser à élaborer une théorie de la métaphore en limitant ses analyses au domaine des belles-lettres. Il faut pour parler métaphores, parler argot, échange oral, catachrèses, néologies, jargons scientifiques, typologie des discours sociaux...

Les meilleures et plus innovatrices études narratologiques parues au siècle passé sont, parmi d'autres, celles de Greimas et du groupe d'Entrevernes travaillant sur les *Évangiles*, celles de Hayden White travaillant sur la narration historiographique. Certains « littéraires », en possession d'un instrument assez riche pour rendre raison de toutes sortes de

formes du récit, partirent utiliser cette batterie de notions et de paradigmes, qui sur les « études de cas » de Freud ou de W. Stekel, qui sur le fait-divers du journal, qui sur Plutarque et qui sur Karl Marx. Ils avaient raison : il n'est si bel instrument qui ne se rouille à ne rien faire.

Ainsi, à mesure même que, du formalisme russe à l'ainsi nommé structuralisme et à l'époque ultérieure étiquetée tant qu'à faire post-structuraliste non moins que « postmoderne », avec le renouveau de l'herméneutique, le développement de l'analyse de la réception, de l'analyse intertextuelle, etc., à mesure que les études littéraires se sont approprié et ont développé des moyens d'analyse et de critique qui sont effectivement puissants et stimulants, loin des fades commentaires esthétique-intuitifs et des ternes gloses philologiques de l'« ancienne critique », à mesure même, l'objet « littérature » s'est dissipé et son illusoire évidence s'est dissoute.

De même l'objet « fiction » qui a pu servir un temps de refuge aux esprits séduits par l'ordre de l'imaginaire et ses « rêves de vol » hors des pesanteurs sociales ne préserve pas plus la clôture du fait littéraire. Car comment étudier la fiction au XX^e siècle en se limitant au seul roman, au « texte » imprimé, sans envisager et mettre au premier plan, le cinéma, la télé – sans parler de la bande dessinée ? Et sans intégrer le travail de tous les historiens qui planchent sur « l'imaginaire social » dans toutes ses expressions et se mettre à leur école, c'est-à-dire à l'école d'une prise en considération de la culture sous toutes ses formes et dans toutes ses expressions et stratifications.

L'immense appétit de renouveau des années 1960 était surdéterminé (fameux concept freudien !) par une prétention à la « scientificité », qui est aussi un trait d'époque, préoccupation qui paraît un peu comique avec le recul. Cette prétention fantasmatique n'était pas sans refléter à sa façon la mutation de l'université et le « bovarysme »¹⁴ de la nouvelle génération en quête d'un mandat intellectuel éblouissant. Au modèle traditionnel de l'homme cultivé qui, de Jules Lemaître,

Fernand Brunetière et Anatole France à Albert Béguin et même Gaston Bachelard servait d'aura au critique littéraire et au prof de lettres, se substituait l'image nouvelle du technicien, du scientifique qui ne cherchait plus à s'enorgueillir de son amour désintéressé des lettres, mais mettait de l'avant son volumineux bagage méthodologique. C'est dans une atmosphère bien différente que les formalistes russes avaient aussi voulu créer une « science de la littérature » vers 1916 ; mais cet ancien projet qui appartenait à un autre monde mentalitaire, dont Tzvetan Todorov traduisait les travaux remarquables, revenait à propos pour conférer une légitimité institutionnelle renouvelée aux « entrants » du champ universitaire.

II. Un cas de surproduction

Tout ceci, ce bouleversement et cette déstabilisation des traditions, se produisait dans un contexte *matériel* nouveau qui résultait de l'expansion universitaire décrite ci-dessus et dont il me faut un peu brutalement faire état : celui d'une *surproduction endémique d'un secteur en crise*. C'est en effet que l'université de masse, en décuplant le nombre des profs de fac', entraînait *ipso facto* une immense inflation de l'imprimé universitaire, inflation dont nul ne souhaitait mesurer l'ampleur ni tirer les conséquences. Surproduction que l'Internet et l'édition virtuelle allaient encore accentuer jusqu'au vertige.

J'ai fait le calcul de cette inflation imprimée à la fin des années 1990. Plus de **7000** livres nouveaux paraissaient alors en Amérique du Nord en anglais annuellement – sans compter les numéros de revues, les cahiers de recherche, les hors commerce – dans le seul domaine des études littéraires et culturelles. Ce chiffre, qui était d'exactly 7299 titres « commerciaux » pourvus d'un ISBN en 1999, était le produit d'une inflation asymptotique. On peut le comparer aux 842 ouvrages de la même catégorie qui parurent en 1946, 3288 en 1966, 4628 en 1976, 6210 annuellement autour de 1986¹⁵. La

croissance de livres de critique littéraire et culturelle en 50 ans a été au bas mot de **1000%**. Tout indique que l'asymptote a continué à la verticale. Ce genre de chiffres constitue une donnée brute qui a une valeur explicative : les exigences de carrière, dans un secteur surpeuplé et saturé, en perte de prestige par ailleurs, ont engendré des publications de plus en plus nombreuses d'un nombre décuplé de professeurs affrontés à un système de presses universitaires et de revues académiques au bord de l'asphyxie et de l'effondrement. Cette inflation, sous contrainte de carrière, de livres que personne ne lit, parce que personne ne pourrait trouver le temps de les lire, appelait des stratégies de survie.

Qu'en est-il résulté ? Je formulerai la synthèse de ma réflexion avant l'analyse des différentes réactions qui étaient possibles – et qui sont attestées – au double phénomène décrit, celui de l'expansion brutale et de la perte des repères, de consensus heuristique, de la dispersion des approches et méthodes portant sur un objet de plus en plus évanescent. Pour les études de lettres, le problème qui s'est posé avec acuité dans le dernier tiers du XX^e siècle était celui-ci : comment maintenir et développer les études littéraires alors que la « grande » littérature avait cessé d'occuper dans le champ culturel une place bien visible et bien prestigieuse (je néglige de développer ce point, essentiel pourtant) et alors que, dans le monde académique même, l'irruption des sciences humaines et langagières avait sonné la fin des dites études de lettres comme un domaine traditionnel protégé par l'évidence de sa légitimité et le prestige culturel de son objet ? Face à ce problème et à cette crise, chacun a eu des choix à faire. Je vais chercher à caractériser certaines voies suivies, certains types de moyens attestés, les uns fructueux, d'autres à mon sens dénégateurs et stériles.

III. Une juxtaposition de problématiques « impossibles »

La question première, à mon sens, est de décider si les études littéraires existent aujourd'hui *comme telles*, c'est-à-dire si elles présentent un objet délimité, un système de visées plus ou moins convergentes, un ensemble de questions à (se) poser à partir de quoi les « écoles » et les méthodes des uns et des autres pourraient diverger. Voici ma réponse : dans la conjoncture actuelle, les études de lettres *prises en bloc* ne se donnent ni une division des tâches ni un consensus, non pas nécessairement théorique mais en tout cas heuristique et problématologique. Lesdites études me donnent l'impression d'être formées d'une juxtaposition de problématiques non seulement divergentes mais bien « impossibles » (vieux concept de Leibniz). Les études de lettres aujourd'hui dans l'extrême indétermination de leur raison d'être et de leurs fonctions forment un ensemble centrifuge et incohérent ; les différents programmes qui y coexistent n'ont même pas en commun le partage d'un objet délimité. Toute prise en considération de méthodes extérieures à une tradition déterminée a pour effet immédiat et fatal de mettre en cause la clôture de cette tradition et les objets qu'elle se donnait jusqu'alors « naturellement ».

Sans nul doute, certaines de ces traditions et de ces approches, qu'elles soient philologiques ou sociocritiques et historiographiques, présentent à l'examen une consistance interne et une clarté de visée, une pertinence également dans le champ plus vaste des questionnements sur la vie en société et le rôle des œuvres de langage, qui donnent prise à la critique – ce n'est nullement ceci que je mets en cause – mais, je répète mon « point », les études de lettres envisagées *en bloc* ne forment qu'un ensemble bigarré et incohérent où la question même des méthodes ne saurait se poser, puisque la régulation d'une problématique commune n'existe pas et puisque les programmes en présence n'ont même pas en commun le

partage d'un objet dont la *differentia specifica* serait susceptible d'être rationnellement établie.

Le fameux « passage du côté des sciences humaines » ne s'est finalement opéré que d'une façon partielle, confuse et indécise ; il a eu pour principal résultat de priver d'objet les études littéraires (d'aucuns diraient de les priver de l'illusion d'avoir un tel objet) ; les études littéraires sont aujourd'hui éclatées en des entreprises divergentes, dont beaucoup me semblent avoir pour finalité plus ou moins avouée de chercher à endiguer l'irruption de conceptions et d'exigences venues des sciences sociales et historiques. En somme, l'intégration aux sciences humaines et leur prise en considération (autre que d'ostentation mondaine) – cette prise en considération dont la dynamique avait marqué les années 1960 à 1980 – ne se poursuit qu'en de certains secteurs et certaines « écoles », détachés de ce qui est peut-être le contingent dominant des études littéraires et ce, dans la mesure où des résistances énormes s'y sont fait jour.

J'omets ici d'aborder l'épisode par lequel les écrivains s'étaient vu attribuer au Québec la fonction civique de constituer ensemble une Littérature Nationale, floraison tardive d'un modèle français issu du siècle XIX, modèle particulièrement mis à mal par le choc des années 1960, c'est-à-dire au moment où les Québécois se mettaient à l'ouvrage : d'Aubert de Gaspé fils à Hubert Aquin et à Réjean Ducharme, cette littérature nationale en voie de développement n'était pas plus mythique ni plus artificielle que celle dont les manuels de Lagarde-et-Michard sont le terme. Elle ne l'était pas moins.

La diversité des réactions à la double mutation dont j'ai fait état n'a fait qu'accentuer l'éparpillement des choix et des démarches. Cette situation a déterminé en effet un grand nombre de stratégies « reterritorialisantes », réactives mais divergentes, résultant de diagnostics et de préoccupations non moins divers, mais toutes « explicables », intellectuellement et humainement.

1) Ceux qui avaient été d'emblée réticents à suivre les vagues d'innovations désordonnées dont j'ai fait état étaient

bien conscients du danger pour ce à quoi ils tenaient vraiment que représentait cette irruption qui bousculait toutes les conventions, désorganisait les hiérarchies esthétiques, mettait en cause tout ce qui faisait vaille que vaille l'unité des études de lettres et leur conférait une apparence de légitimité. L'affaire de ces esprits réticents que rassemblait un sentiment bien simple, l'amour de la littérature, n'était pas de mesurer la littérature à l'aune de la « scientificité », ni d'en extrapoler la *literaturnost*, ni de faire assaut de méthodologies subtiles qui dissolvaient la littérature dans un tout socio-discursif indéterminé et renvoyait l'*aura* artistique des œuvres aux vieilles lunes. Elle était de préserver et revivifier, dans un monde qu'ils percevaient devoir être de plus en plus philistin et inculte, l'amour des lettres. C'est qu'en effet la persistance de cet amour de l'art qui leur était vital n'allait plus de soi. L'enseignement littéraire de jadis ne se donnait pas pour mandat de faire aimer la littérature. Il considérait que cet amour-là s'acquiert spontanément chez les âmes « bien nées » et qu'il n'avait pas à se préoccuper de susciter dans la jeunesse des écoles le goût des lettres ni l'envie de lire. « Élitiste », ainsi qu'on le condamne aujourd'hui, il faisait bien. Inversement, l'amour des lettres chez les gens « cultivés » n'impliquait pas par voie de conséquence directe l'amour des études littéraires, pas plus que l'amour du sexe n'entraîne fatalement – je ne sais pas si vous êtes de mon avis – l'amour de, ou l'intérêt pour, la sexologie.

Or, quelque chose est arrivé avec le développement même des institutions universitaires, l'élargissement de l'accès à l'université et l'effervescence critique des sciences humaines qui caractérise les années 1960-70. On n'a pas seulement mis les écrivains vivants au programme, comme de bons esprits censés « progressistes » le réclamaient depuis longtemps – ceci n'est pas l'essentiel. Ce qui est arrivé très vite, notamment au Québec, c'est qu'il s'est plus vendu d'exemplaires de ces ouvrages contemporains à l'intention des cours collégiaux et universitaires qu'il ne s'en achetait spontanément de la part de « l'honnête homme », grand lecteur, consommant de la

littérature pour son seul plaisir spirituel. L'encre à peine sèche, les derniers romans de Jacques Godbout, de Marie-Claire Blais ont pris par ballots entiers le chemin des cégeps et des départements d'études littéraires. Au contraire, l'« honnête homme », amateur de livres, passionné de littérature, attentif au mouvement littéraire, était en train de devenir une réalité sociologique des plus évanescences. La littérature québécoise se vendait somme toute de mieux en mieux, mais c'était parce qu'elle était « au programme ». En d'autres termes, les écrivains vivants avaient pris la place et remplissaient désormais la fonction des grands morts poussiéreux. Ils auraient pu aussi bien publier leurs œuvres dès l'édition originale avec des notes en bas de page et des questions à la fin des chapitres, ce qui eût allégé la tâche des enseignants chargés d'en faire saisir la beauté à l'étudiant réticent et, comme on disait, de moins en moins « motivé ».

L'Université n'a commencé à mettre au programme les écrivains vivants que le jour où les principaux lecteurs de littérature sont devenus des jeunes gens et des jeunes filles dont l'amour des lettres est subordonné à la poursuite d'un Diplôme. Songez que, de 1870 à 1940, il y a eu à Paris non seulement plusieurs hebdomadaires mais plusieurs *quotidiens littéraires*, concurrents et prospères : le *Gil Blas*, *L'Écho de Paris*, *Commedia*, etc. Les gens de lettres n'avaient pas besoin des magisters et de leurs élèves pour tenir leur rang et participer à la rumeur sociale. Leur public n'était pas réduit à n'être que des salles de classe.

2) Une autre formule est apparue comme antidote à la crise. Jean-François Revel parle quelque part d'un pays imaginaire où il y aurait abondance de critiques d'art mais pas un seul peintre. Une telle chimère s'est incarnée dans le monde universitaire québécois. Puisque la littérature avait cessé d'intéresser la jeunesse, peut-être pouvait-on cependant maintenir en vie les départements littéraires en coma dépassé. Il suffisait de mettre au programme les critiques littéraires eux-mêmes, d'enseigner les théoriciens de la littérature et rien qu'eux, de *faire des études littéraires l'étude des études*

littéraires. L'enseignant renonçait ainsi à faire lire aux étudiants Corneille, Racine, Michelet, Proust, sachant qu'ils ne les liraient pas sans peine ni ennui ; il leur faisait étudier Barthes sur Racine et sur Michelet, Gilles Deleuze sur Proust, Serge Doubrovsky sur Corneille¹⁶, etc., ce qui évitait à l'étudiant(e) la tâche ardue d'aller lire les textes « primaires », tâche dont ces penseurs s'étaient acquitté à merveille à sa place.

3) Les études littéraires, concluais-je plus haut, sont aujourd'hui éclatées en des entreprises *impossibles* : plusieurs me semblent avoir pour finalité plus ou moins consciente et pour raison d'être d'*endiguer* l'irruption de paradigmes, démarches et exigences venues des sciences sociales et langagières, de *re-séparer* une fois de plus lesdites études littéraires d'avec les sciences historiques, sociales et linguistiques qui menaçaient naguère d'absorber celles-ci, d'accomplir une restauration de l'intégrité mythique des études littéraires comme jeu de spéculations *pures*.

Aux États-Unis spécialement, après avoir été tenté de sortir du fastidieux commentaire du *New Criticism*¹⁷ pour ranimer les exsangues études littéraires par les sciences du langage et les sciences sociales, le secteur académique dont je parle a compris qu'il allait perdre à ce jeu son autonomie et son « âme » – je veux dire son image de prestige intellectuel, de mission et de légitimité « sociétales ». Il s'est agi alors de trouver au plus vite un ou des dispositifs susceptibles de *faire barrage* à cette invasion des sciences sociales et langagières qui ne pouvaient que priver à court terme lesdites études littéraires de pertinence, d'autonomie, de prestige et de portée¹⁸.

Avec un peu de culot et de légèreté, on pouvait trouver un biais qui sauverait les apparences en (se) donnant l'illusion d'une intégration à bas prix au « monde extérieur » et d'une maîtrise des idées nouvelles : il subsistait en nos milieux une bonne part d'*allodoxie* qui relève de la tradition de mondanité et de verbalisme propre aux « littéraires ». De même qu'Oriane de Guermantes est susceptible d'évoquer quelques formules

pêchées dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes* sur la situation dans les Balkans avec Monsieur de Norpois dans l'espoir de l'éblouir (lequel, galamment, ne relèvera pas les à-peu-près et les contresens de sa charmante interlocutrice), de même « les littéraires » avaient conservé la fâcheuse habitude de croire qu'il suffit d'avoir lu un auteur à la mode et d'en avoir retenu certaines formules obscures pour être quitte, avoir assimilé l'essentiel d'une discipline pour faire impression. Quitte à passer vite à autre chose quand la mode sera passée. C'est ce syndrome que je désigne comme *Mondanité*. J'ai rappelé la formule méprisante du jeune Jakobson au Cercle linguistique de Moscou qui intimait au commentateur littéraire d'avoir à renoncer à tenir de la « conversation de salon ». Cette insolente exigence ne pouvait faire l'affaire de tous ceux pour qui la littérature, les arts, la culture doivent demeurer le prétexte de conjectures « brillantes », de vaticinations de philosophies ou anti-philosophies d'épigones, de manifestations ostentatoires d'un esprit « subversif » toujours servile et plat, que ces glosateurs opposent en tout cas à toute soumission dégradante à l'égard du « positivisme » des sciences humaines et pour qui le dialogue avec le monde extérieur est composé d'éclectiques acrobaties entre Lacan, Foucault, Derrida, Guattari et Irigaray. On sait que dans l'Amérique anglophone des campus, pénétrée de cette chose falote qu'elle a étiquetée « French Theory », depuis 1979, « *Derrida* » est devenu le nom propre le plus cité dans les articles de la *MLA*¹⁹.

Le péché mignon, non de tout le secteur, il s'en faut, mais d'une partie des études littéraires porte un nom vieux comme l'histoire des idées : *le penchant pour le syncrétisme*. Le syncrétisme n'est pas synonyme du simple éclectisme, procédé parfois recommandable par lequel un chercheur fait élection alentour de procédures et de concepts qu'il reconstruit en fonction de finalités cognitives préétablies. Le syncrétisme est un amalgame factice d'idées hétérogènes et de thèses qui ne paraissent compatibles que dans la mesure où elles ne sont pas clairement conçues (définition inspirée de celle du *Lalande*). Il

est *Vereinigung ohne Verarbeitung*, accumulation sans réélaboration (Eisler). Il conduit à un confusionnisme euphorique déterminé par une sorte d'horreur pour les incompatibilités. Il résulte d'un labeur synoptique destiné à créer une fausse impression de totalisation et d'ampleur de vues. En parlant de courants syncrétiques dans le sens défini ci-dessus pour caractériser les études littéraires depuis cinquante ans, je me borne à asserter l'évidence. Cependant, je crois que le phénomène n'a pas été adéquatement reconnu.

Il y a en effet de la part de certains philosophes comme de la part d'un grand nombre de profs de lettres, un « mépris pour les sciences sociales » qu'évoque Pierre Bourdieu dans *Choses dites* (dans l'essai intitulé « Fieldwork in philosophy »)²⁰. Il a ses raisons d'être dans la logique réactive de ces secteurs – sinon de bonnes raisons. Les littéraires, après avoir flirté dans les années 1960-70 avec les sciences du langage, se sont vite fatigués de l'effort qu'eût exigé leur assimilation et ont préféré en extrapoler des arabesques spéculatives et de « brillantes » conjectures, pour se dispenser d'assumer leur terne rigueur et leurs contraintes. Les philosophes hexagonaux leur montraient la voie : Jacques Derrida tirant du *Cours de linguistique générale* de Saussure – habilement confronté à Heidegger – une anti-métaphysique pyrrhonienne de la *différance* offrait un séduisant exemple de la façon dont on peut s'emparer des concepts de la linguistique en y interpolant de « profondes » spéculations. Jacques Lacan, lecteur solipsistique de Freud, ne fit pas moins dans le même temps en tirant à lui, grâce à de « brillants » contresens, le signifiant/signifié du *CLG*.

La critique nord-américaine, « déconstructionniste » (ce qui est devenu une catégorie bateau, puisqu'on y trouve entassés les zéloteurs de Jacques Derrida comme ceux de Foucault, de Lacan, d'Irigaray, de Baudrillard, de Deleuze, de Lyotard *et al.*, et les partisans éclectiques de tout ce monde à la fois), postmoderne (c'est son qualificatif favori), critique française d'inspiration (du moins l'est-elle de citations abondantes), n'a cessé de faire l'objet sur notre continent (la

France en soupçonne à peine l'existence) de vagues successives d'attaques et même de dénonciations. Pour le public américain hors des campus, l'affaire semble jugée. Ce qui transpire des départements de lettres fait l'objet *exclusif* de chroniques humoristiques et ne provoque dans les journaux et les revues intellectuelles qu'une hilarité routinière. Voyez dans le *New Yorker*, à titre d'échantillon, une enquête sur l'enseignement de la vidéo porno, tout particulièrement le « Geriatric Porn », dans certains départements de *Cultural Studies*, « The Loose Canon : Why Higher Learning has Embraced Pornography »²¹. Il faut, pour avoir résisté à cette unanimité goguenarde du monde extérieur, à ce tir de barrage de droite et de gauche que la théorie « franco-américaine », assiégée dans ses citadelles académiques depuis le temps d'une génération, ait acquis une rare capacité de résistance, de perpétuation et d'indifférence au vaste monde²².

J'ai posé en débutant la question : « Qui sommes-nous ? ». Et j'ai suggéré qu'il fallait pour y répondre, poser la question préalable : « D'où venons-nous ? ». Qu'en est-il de la troisième question, « Où allons-nous ? » ? Eh bien, justement, il n'y a plus de « nous », s'il n'y a ni projet commun, ni minimal méthodologique ni apparence de convergence des démarches. Les études littéraires sont aujourd'hui une juxtaposition d'entreprises impossibles qui n'ont même pas en commun un même objet d'étude puisque le plus problématique dans la désignation de la chose est de savoir quelles sortes d'écrits sont susceptibles d'être regroupés sous le qualificatif de « littéraires » et pourquoi. Il n'y a nul pessimisme dans cet historique et ce diagnostic : *c'est comme ça* et à chacun de faire ses choix intellectuels en toute connaissance de cause – les voies prometteuses ne manquent pas, pas plus que les culs-de-sac.

Je me suis interdit de faire deux sortes de choses dans cet exposé : 1) de prôner expressément une ou des orientations

qui me semblent prometteuses, des questionnements qui me semblent défendables, prometteurs, non stériles, et des méthodes qui pourraient satisfaire l'esprit au regard des exigences courantes dans les sciences humaines, historiques et langagières. Ce n'est pas prudence de ma part, ni souci de « bonne entente », mais je ne veux pas mélanger les genres : j'ai cherché à décrire telle que je la vois une évolution et un état de choses qui en résulte en laissant à chacun le soin de tirer des conséquences, et notamment de faire des choix personnels. 2) Je me suis abstenu également de parler de mes orientations de recherche et de mes propres choix intellectuels puisque dans le présent contexte, cela n'aurait pu avoir pour effet que de me donner en exemple – c'est ce que je ne souhaite aucunement faire. J'ai eu la chance, dans un milieu dynamique et tolérant, et appartenant à une génération privilégiée dit-on, de pouvoir poursuivre en toute liberté des démarches qui, il va de soi, me semblaient prometteuses puisque je m'y engageais et j'ai pu me donner des « défis » intellectuels sans crainte de mettre en danger ma carrière et de perdre mon gagne-pain : c'est déjà beaucoup ; dans l'histoire de la vie académique et si je compare ma situation avec les contraintes et les prudences requises de collègues en d'autres milieux et d'autres pays, l'Université McGill m'a donné avec la liberté d'esprit une chance exceptionnelle ; j'espère en avoir tiré tout le parti dont j'étais capable. Ceci dit je n'ai aucun message ni cri de ralliement à lancer, soucieux que je suis de laisser chacun libre de ses choix.

Notes

¹ Tant Raymond Aron que Pierre Bourdieu sont « au départ » des agrégés de philosophie.

² J'omets encore l'apparition et l'autonomisation de départements de théâtre auxquels les départements de lettres ont cédé dans une large mesure l'étude des œuvres dramatiques.

³ Voir François Dosse, *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte, 1991-1992 ; Luc Ferry et Alain Renaut, *La pensée 68 : essai sur l'anti-humanisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1985. Pour la même époque, on a aussi *Génération des journalistes* Hervé Hamon et Patrick Rotman (Seuil, 1987).

⁴ La leçon inaugurale par Michel Foucault pour la chaire d'« Histoire des systèmes de pensée » au Collège de France s'intitule « L'ordre du discours ». Histoire des idées et histoire des discours se confondent, elles ne peuvent que se confondre pour qui n'entretient pas l'idéaliste intuition qu'une pensée transcendante aux prises avec la Chose-en-soi est dissimulée et agissante dans un discours qui l'envelopperait et l'exprimerait en la dissimulant partiellement.

⁵ Totalement différente de ce que Ferdinand de Saussure spéculera comme la « sémiologie ».

⁶ Qu'entend-on par le *Linguistic Turn* – formule que les historiens français n'évoquent qu'avec horreur ? Dans son principe élémentaire, ce « tournant » ne relève nullement d'une conjecture philosophique extravagante mais il part de quelque chose de peu discutable dans son évidence – quelles que soient les réticences compréhensibles à en tirer des conséquences sceptiques radicales : il part du fait que l'historien – quelque souhait ou fantasme qu'il entretienne de narrer objectivement le passé, de reconstituer le passé *wie es eigentlich gewesen ist* – ne produit jamais qu'un *discours* historiographique et que ce discours a sa rhétorique, ses conventions narratologiques, son vocabulaire conceptuel dont l'historien n'est pas toujours ou n'est jamais entièrement conscient. Que ce discours reconstitutif comporte une part de fiction est indiscutable (s'il n'est pas indispensable d'en venir à réduire l'historiographie à une « *Fiction-making Operation* » de bout en bout). Le *Linguistic Turn* n'aboutit pas nécessairement, comme l'en accusent ceux qui n'en connaissent pas les travaux, à une « réduction » du passé à des « discours », à une oblitération du social, mais il réclame en somme de la communauté historienne une sorte de retour introspectif et critique sur sa propre activité langagière, argumentative et narrative, et sur l'histoire de ses variations.

⁷ Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*, Paris, P.U.F., 1958 [réédité en « poche » : Bruxelles, Éditions de l'U.L.B. / Paris, P.U.F., 1988].

⁸ Stephen Toulmin, *The Uses of Argument*, New York / London, Cambridge University Press, 1958 ; *Les Usages de l'argumentation*, Paris, P.U.F., 1992. Voir aussi la dernière version « updated » en anglais de 2003.

⁹ Charles L. Hamblin, *Fallacies*, London, Methuen, 1970 [réédition : Newport VA, Vale Press, 1986].

¹⁰ Ferdinand de Saussure enseigna un cours de linguistique générale à l'Université de Genève en 1907, 1908 et 1910. Cependant, quand nous parlons du *Cours de linguistique générale* nous ne parlons aucunement de quelque chose que Saussure aurait écrit en tout ou en partie. Nous parlons d'un amalgame de notes de cours éditées par trois de ses anciens élèves en 1915 (Saussure étant décédé en 1913). Nous savons aujourd'hui que les trois éditeurs, Bally, Sècheyne et Riedlinger, firent preuve de plus d'enthousiasme et de bonne volonté que de rigueur scientifique et même de prudence philologique. Ils produisirent un texte fait d'une étonnante quantité de réfections et d'interpolations. Certaines de ces interpolations furent inévitablement lues comme l'expression de la pensée authentique du maître. Louis Hjelmslev semble avoir trouvé son chemin de Damas avec la phrase finale du *CLG* : « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Il se fait malheureusement qu'une telle phrase n'a jamais été écrite ni, semble-t-il, prononcée par Saussure, comme l'atteste l'édition critique d'Engler et comme le relève Louis-Jean Calvet. Celui-ci a également montré que les troublantes équations : « signifiant = image acoustique » et « signifié = concept » sont également des interpolations pleines de bonne volonté des éditeurs.

¹¹ Le *CLG* va s'imposer après la Deuxième Guerre mondiale à la linguistique de langue française avec Gougenheim, Martinet, Mounin et, plus tard, l'Argentin Luis Prieto, titulaire dans les années 1970-1990 de la chaire de Genève. Ces linguistes modestes et rigoureux, restés en dehors des « modes », ne sont pas en cause dans la dynamique éclectique et « syncrétiste » dont je vais faire état.

¹² Paul Zumthor, *La Lettre et la Voix*, Paris, Seuil, 1987, p. 312.

¹³ César Chesneau, sieur Dumarsais ou du Marsais, né à Marseille en 1676 et mort à Paris en 1756, est un grammairien philosophe français. *Le Traité des Tropes* (1730), son œuvre principale, est un

classique. Dans ce célèbre traité de rhétorique, l'auteur expose ce qui constitue le style figuré, et montre combien ce style est ordinaire, et dans les écrits et dans la conversation ; il détaille l'usage des tropes dans le discours, en appuyant ses observations d'exemples heureusement choisis. Flammarion réédite aussi en poche en 1970 Pierre Fontanier (1765-1844), auteur de deux manuels qui étudient de manière systématique les figures de style, et qui formèrent la base de l'enseignement de la rhétorique en France au XIX^e siècle ; il s'agit de *Manuel classique pour l'étude des tropes, ou Élément de la science des mots* (1821) et de *Des figures autres que les tropes* (1827).

¹⁴ Jules de Gaultier, philosophe nietzschéen assez oublié de la Belle époque, avait appelé bovarysme (il pensait bien entendu à l'héroïne de Flaubert) l'incapacité pour les humains de vivre sans se concevoir autres qu'ils ne sont. La vie moderne imite le roman, Oscar Wilde l'avait dit à peu près et il ne croyait pas si bien dire. Se prendre pour un autre, c'est le propre du héros de roman, mais cela a été dans toute la modernité le moyen de survivre de bien des gens et nommément le propre de l'intellectuel.

¹⁵ J'ai travaillé avec un bibliothécaire de McGill sur les paramètres suivants dans le WorldCat, OCLC : /criticism + English + [année] + books/ ; le chiffre *réel* serait bien difficile à établir ; ces critères combinés sont les moins mauvais, mais quelques livres qui relèvent du secteur visé par moi échappent à cette statistique, tandis que quelques livres de « criticism » biblique ou exégétique (1 ou 2%) s'y glissent. L'hypothèse de mon bibliothécaire est que le résultat est prudent et conservateur, notamment du fait que les publications « maison » de centres de recherche, etc., sans ISBN, par exemple, ne sont pas recensées.

¹⁶ Serge Doubrovsky, *Corneille et la Dialectique du héros*, Paris, Gallimard, 1963.

¹⁷ Le *New Criticism* cherchait obsessionnellement la cohérence intime du texte ; le *Deconstructionism US* recherche tout aussi obsessionnellement l'incohérence originelle ; dans les deux cas, ils la trouvent, tout change et tout doit rester pareil, comme dans le *Gattopardo* de Lamapdusa.

¹⁸ Il faudrait aussi dire combien les philosophies américaines, pragmatistes et néo-positivistes, pouvaient mal servir à cette

opération tandis que les spéculations à la française faisaient infiniment meilleure figure exotique.

¹⁹ Selon David Lehmann, *Deconstruction and the Fall of Paul De Man*, New York, Poseidon, 1991, p. 30.

²⁰ Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987.

²¹ *The New Yorker*, 29 mars 1999, p. 60.

²² Vous trouverez même un site internet qui vous propose un logiciel qui permet de produire des articles post-modernistes à volonté, générosité perverse du département d'informatique de l'Université Monash en Australie. URL : <http://www.cspe.monash.edu.au/cgi-bin/postmodern>